

# Le surf, une écologie de l'insoumission



“Les surfeurs espèrent avec amertume que le surf se ringardisera un jour comme la pratique des rollers. Ainsi, peut-être, des millions de kooks renonceraient-ils et laisseraient-ils les vagues aux seuls purs et durs.”

REPORTERS

En retraçant sa vie de surfeur, William Finnegan décrit une formidable épopée humaine menée à contre-courant.

Quand toutes les réponses sont dans l'océan.

C'est auréolé du prestigieux prix Pulitzer 2016 dans la catégorie Mémoires / autobiographie que “Jours barbares” de William Finnegan (New York, 1952) arrive sur les étals des librairies françaises, notamment pour le célèbre “New Yorker”, il a longtemps attendu avant de coucher sur papier sa vie de surfeur, lui qui osait à peine l'évoquer avec ses collègues par crainte de perdre sa “crédibilité de journaliste politique”. Tout en avouant s'être trompé : “Ya n'intéressait personne, semble-t-il”.

Construit de manière quasi chronologique, ce récit est autant celui d'une éducation qu'une école de la vie, une célébration de valeurs, un art de vivre. C'est à l'âge de dix ans, à Ventura sur la côte nord de Los Angeles), que

William Finnegan dit avoir attrapé le virus du surf. Il y savoure d'emblée un espace de liberté et de respect. “L'exact opposé de ce que je vivais tous les jours au collège.” Le surf fera désormais partie intégrante de son existence.

Univers où les ego mâles sont toujours très tendus et le désir d'être admiré insatiable, le surf confronte à la peur, au risque, à la patience (“Se connecter à un spot – le comprendre vraiment –, peut prendre des années. Pour les breaks très complexes, c'est le travail, jamais achevé, de toute une vie”), à la rivalité, au courage mais aussi aux giffes cuisantes des défatés et des humiliations. Au fil du temps, ce sera aussi le lieu de célébration de franchises amitiés nouées autour de l'insoumission. Et, peu à peu, sans que cela soit contradictoire, la naissance d'un idéal fondé sur la solitude et la pureté, à chérir loin de la civilisation.

Gamin amoureux de littérature, William Finnegan découvre les attitudes de son père qui travaille dans le cinéma. Sous-culture rebelle ici, culte aux visées bientôt mercantiles ailleurs, réel art de vivre là, le surf se vit pour Finnegan comme une religion qui insuffle en lui “l'ambition de faire le tour du monde sans trop me

préoccuper de prendre des raccourcis”. Assumant la position d'observateur, dénigrant celle de touriste, William et son ami Bryan enchaînent alors les petits boulots avec l'œil constamment sur les cartes. Les Samoa, les îles Fidji, Java, Bali, l'Indonésie, Singapour, puis Johannesbourg et plus tard Madère : chaque lieu est une découverte, nécessite un ajustement, confronte à soi et à la volonté omniprésente d'aspirer à quelque chose de plus grand que sa propre personne. De 1968 à nos jours, la trajectoire de Finnegan est aussi celle d'une époque. La libération des années 70, la musique et la drogue, l'envie d'être toujours en mouvement, avoir de nouveaux compagnons de route, voir des territoires inconnus.

Des terrains de jeux se nichant à divers endroits de la planète aux terrains de guerre, le même maître mot semble être celui de la confrontation au danger. “Ma propre relation avec cette quintessence, cette dose de violence pure, s'est faite plus vivace avec le temps.” Car le surf est aussi un chemin vers la connaissance de soi en se confrontant à d'autres manières d'être. “Je voulais changer, me sentir moins existentiellement aliéné – mieux dans ma peau, comme on dit –, et mieux dans le monde.” C'est là que seront plantés les germes qui mèneront à la curiosité et

au journalisme : “Je sentais peser sur moi le poids de mondes non encore cartographiés, de langues encore à connaître. C'était cela que je trouvais : non pas l'exotisme, mais une compréhension plus vaste de son essence même”.

Sa mère le rêvait en avocat dénonçant les méfaits des multinationales, son père aurait aimé le voir devenir journaliste. Leur bienveillance sera précieuse au jeune homme qui délaissera un temps l'université, se posera longtemps l'épineuse question de son avenir professionnel – un jour, il lui faudra se résoudre à exercer une activité digne de l'âge adulte. Son séjour en Afrique du Sud, alors déchirée par l'apartheid, marquera le point de non-retour : lui qui, jusqu'ici, n'avait cessé d'écrire de la fiction sera désormais guidé par l'aiguillon de la politique et des questions de pouvoir. Pour s'aider à dépasser le vécus des guerres civiles au Soudan, en Afrique du Sud, dans les Balkans ou à Mogadiscio, surfer demeure l'“antidote à l'horreur, si dérisoire fut-il”.

“Nos vies étaient strictement privées. C'est le côté le plus épineux de l'exercice. Les faits, eux, ne posent pas de problème.” Ainsi s'est positionné l'écrivain face à son matériau. Conscient qu'il mettrait en scène non seulement sa vie mais celle de ses proches, William Fin-

negan s'est astreint à beaucoup de pudeur. Son écriture est classieuse et maîtrisée, et il faut attendre les dernières pages où il évoque la naissance de sa fille et la disparition de ses parents pour que surgisse quelque émotion. Qui, in fine, réajustit sur l'ensemble et éclaire sa précieuse profondeur et sa vérité.

Geneviève Simon

Jours barbares William Finnegan / traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frank Reichert / Editions du sous-sol / 528 pp., env. 23,50 €

Extrait

**Observateur.** “Oui, j'en crevais parfois, d'être un expatrié, d'être toujours en marge, ignorant des réalités du pays où je me trouvais, mais je ne me sentais pas prêt à mener une existence banale, à voir toujours les mêmes têtes, les mêmes lieux, à avancer toujours avec plus ou moins les mêmes pensées. J'aimais m'abandonner au courant, aux incertitudes. Au heureux aléas de la route. Et, en règle générale, il me plaisait d'être un étranger, un observateur, souvent étonné par ce dont il était témoin.”